

partout ; Péguy, souhaité nulle part. Gide célébré de son vivant, Péguy consacré de son mourant.

Au début des années quatre-vingt, Péguy n'avait pas encore été désenseveli. Si bien que Gide et lui possédaient ce point commun : ils étaient dispersés dans l'oubli. Ils mordaient les cendres.

Je sais à présent ce qui me faisait les aduler, mieux : les aimer (les aimer comme on devrait aimer ses parents). C'est que Gide et Péguy ne considéraient pas que la douleur grandît les hommes, et encore moins les artistes. Pour Gide, seuls la volupté, la joie intérieure, le goût de l'existence permettaient de s'entretenir avec le monde et de le restituer. Pour Péguy, le malheur était ce qui empêchait de travailler ; c'était un obstacle à la poésie, non un tremplin. Gide avait trouvé son bonheur en s'éloignant de Dieu ; Péguy avait congédié sa souffrance en se rapprochant de l'Enfant Jésus. Gide voyait dans la vie même la seule chose à célébrer ; Péguy n'excluait pas que la mort fût l'unique lieu des délivrances.

Péguy ne parlait jamais d'amour dans ses livres ; j'entends : de relations sentimentales. Il écrivait sur les saints, sur l'amour dévolu au ciel ; il paradait, inspiré, sur la passion mystique. Sur d'éventuelles fiancées, jamais. Il n'aimait pas sa femme. Je l'appris plus